



doi 10.5281/zenodo.8330846

Vol. 06 Issue 08 August - 2023

Manuscript ID: #0994

## LA FABLE DU PRINTEMPS ARABE DANS *LA SÉRÉNADE* *D'IBRAHIM SANTOS DE YAMEN MANAI*

LAHRAOUI Salma, *Doctorante*

Université Mohamed V de Rabat-Maroc

corresponding author: lahraouisalma@gmail.com

**Résumé :** Outre le refus d'accepter une situation injuste, la révolte des peuples arabes s'accompagne d'un certain nombre de revendications dont la principale est la remise en question de leurs régimes politiques et le départ de leurs chefs d'état qualifiés de dictateurs. En effet, tous, à quelques exceptions près, ont appelé à expulser leurs dirigeants qui sont, selon eux, à l'origine de tous les maux. Accusés de manque de lucidité, ces hommes politiques sont assoiffés de pouvoir et hantés par la volonté de domination. Ayant transformé des républiques en monarchies en refusant de se retirer au terme de leurs mandats, ils ont avec leurs régimes, et depuis très longtemps, « fait figure de paragon de tranquillité et de stabilité dans la région »<sup>1</sup>. On en veut pour exemple la Tunisie. Agréable et paisible, ce pays apparaissait « comme l'un des pays les plus stable, avec un régime qui combinait, précise Denis Bauchard, action répressive d'une efficacité brutale et gestion économique et sociale appréciée de l'Occident et des institutions internationales »<sup>2</sup>. Pourtant, c'est là où le feu d'artifice s'est lancé, pour la première fois, illuminant, en un temps record, le ciel au-dessus du Maghreb et du Mashreq. C'est ainsi que la révolution a gagné la quasi-totalité des pays arabes dont les régimes sont touchés à des intensités et à des degrés différents par ces soubresauts. Le 17 décembre 2010 et le 14 janvier 2011, deux dates, désormais intensément gravées dans la mémoire tunisienne, correspondant respectivement à l'immolation volontaire de Mohamed Bouazizi à Sidi Bouzid et à la fuite de l'ex-président Zine El Abidine Ben Ali, avec sa famille vers l'Arabie Saoudite, après la livraison de son fameux discours le 13 janvier 2011, soit la veille de son départ. Deux dates qui ont changé le cours de l'Histoire et décidées du sort de plusieurs peuples arabes. Elles ont, certes, démolé le mur de la peur, mais, cet effondrement a, regrettamment, causé beaucoup de ravage.

**Mots clés:** Printemps arabe, Tunisie, fable, autorité, révolte.

**ABSTRACT:** In addition to the refusal of constant injustice, the revolt of the Arab people was driven by numerous demands, amongst which, the questioning of their political regimes and the departure of their heads of state described as dictators. Indeed, all of them, with very few exceptions, have called out for the expulsion of those leaders accusing them of weak lucidity, thirst for power and desire for domination, being the direct cause and origin of all kind of social problems. Transforming republics into monarchies by refusing to retire at the end of their mandates, they and their regimes have been for a very long time "paragon of tranquility and stability in the region" (Basbous, 2011). We want Tunisia as an example. Pleasant and peaceful, this country appeared as "one of the most stable countries, with a regime combining repressive action of brutal efficiency and economic and social management appreciated by the West and international institutions" (Bauchard, 2012). However, this is where the fireworks were first launched illuminating the sky above the Maghreb and the Mashreq in a time record. This is how the revolution spread to almost all Arab countries whose regimes were affected by these upheavals with different intensities and degrees. December 17, 2010 and January 14, 2011, now intensely engraved days in Tunisian memory. They correspond respectively to the voluntary immolation of Mohamed Bouazizi in Sidi Bouzid and the escape of ex-president Zine El Abidine Ben Ali, with his family to Saudi Arabia, after delivering his historical speech on January 13, 2011. Those two dates have changed the course of History and decided the fate of an important part of Arab people. Causing certainly the demolishing of the wall of fear, but this collapse has, regrettably, conseedenced a lot of devastation.

**KEYWORDS:** Arab Spring, Tunisia, fable, authority, revolt.

<sup>1</sup>Antoine, Basbous, Le Tsunami arabe, Paris, Ed. Fayard, 2011, p.89

<sup>2</sup>Denis, Bauchard, Le Nouveau monde arabe Enjeux et instabilités, Bruxelles, Ed. André Versaille, 2012, p.8



This work is licensed under Creative Commons Attribution 4.0 License.

## Introduction:

Dans son essai *Le Tsunami arabe*, le politologue franco-libanais Antoine Basbous avance :  
*pour qualifier les bouleversements que connaissent les pays arabes depuis décembre 2010, le terme de « printemps arabe » a été très vite utilisé. [Concevant] que le nom de la saison du renouveau et de l'espoir ait pu séduire les peuples en cause et tous ceux, hors de leurs frontières, qui leur portent intérêt et sympathie »<sup>3</sup> Il ajoute plus loin que « le terme qui cerne au plus près la réalité [lui] semble être le « tsunami »<sup>4</sup>.*

Comment expliquer la comparaison de ces contestations populaires au tsunami, un phénomène causé essentiellement par les séismes et engendrant d'immenses vagues? Ce rapprochement découle de trois principales similitudes: les préambules, la brutalité et les conséquences des deux faits. Effectivement, à l'image du tsunami, qui se produit brusquement, les soulèvements des pays arabes contre les pouvoirs établis, étaient inattendus, soudains, brutaux et, parfois, destructeurs. La scène syrienne en est un exemple parlant. Cependant, comme le tsunami qui résulte d'une libération brusque d'énergie accumulée par les contraintes exercées sur les roches, le « printemps arabe » est né, lui aussi, de l'éclat d'un mépris longuement supporté. « Hogra: [un] mot [qui] était sur toutes les lèvres des manifestants en Afrique du Nord exigeant « que cesse le mépris des dirigeants pour leur peuple » »<sup>5</sup>.

Le mépris, voilà un substantif qui n'est pas sans équivoque. Un sentiment cruel et amer qui a amené plusieurs personnes à choisir ou subir la mort pour s'en défaire. Nous faisons ici référence à deux hommes, deux figures de proue, deux pionniers de la liberté qui ont inconsciemment mis un terme au temps de l'indignation et de l'humiliation. Il s'agit du tunisien Mohamed Bouazizi et du marocain Mohamed Fikri. Le premier, à qui on a confisqué la charrette, a choisi de s'immoler, « la douleur que lui infligent les flammes n'est rien face à un destin de misère tout tracé »<sup>6</sup>. Le second, quant à lui, encore un vendeur ambulant, est broyé dans un camion à ordures parce qu'il ne pouvait se résoudre à perdre son gagne-pain. Atroces, ces deux morts ont déclenché une série de conflits, de contestations et de révoltes. Des peuples arabes ont crié non à l'injustice. Un cri porteur d'une explosion de colère naissante du subissement d'insupportables conditions de vie. Ils ont finalement refusé de rester des sujets. A en croire Françoise Lalande, « le printemps arabe, c'est le printemps de la dignité »<sup>7</sup>.

### Le ciel s'illumine sur la Tunisie...

Le ciel s'illumine sur la Tunisie et plusieurs écrivains, poètes, essayistes, chroniqueurs, journalistes et compositeurs, depuis longtemps opprimés, ont levé leur plume pour laisser libre cours à leurs pensées et faire entendre leurs voix. L'asservissement, la contrainte et l'oppression cèdent la place à la liberté qu'on savoure intensément mais qu'on essaye, surtout, de maintenir. « On ne craint plus une oreille qui serait malveillante et qui dénoncerait aux sbires du dictateur les critiques émises imprudemment »<sup>8</sup>, la parole est, désormais, libérée et accordée à tout un chacun. Yamen Manai est un écrivain, parmi tant d'autres, dont la liberté d'expression, sous le régime benaliste, était restreinte. Quoiqu'il soit déplacé en France vers ces dix-huit ans, Manai sentait cette oppression durant ses séjours en Tunisie. « Les portraits, la presse, les journaux télévisés, *dit-il*, étaient les mêmes, et c'était vraiment une horreur »<sup>9</sup>.

<sup>3</sup>Antoine, Basbous, *Le Tsunami arabe*, Op.cit., p.11

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.12

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.13

<sup>6</sup>*Quand le printemps est arabe*, Collectif sous la direction de Assia Belhabib, Casablanca, Ed. La Croisée des chemins, 2014, p.57

<sup>7</sup>*Ibid.*, p.101

<sup>8</sup>*Ibid.*, Op.cit., p.101

<sup>9</sup>*Yamen, Manai, in. Dossier de presse elyzad*, le 27 décembre 2011, Par : Lucie EPLE, Edition : Editer au Maghreb, [https://elyzad.com/images/Dossier\\_de\\_presse/DP\\_s%C3%A9r%C3%A9nade\\_MAJ\\_DER.compressed.pdf](https://elyzad.com/images/Dossier_de_presse/DP_s%C3%A9r%C3%A9nade_MAJ_DER.compressed.pdf) (consulté le : 31-12-2019).

Aspirant à dénoncer ce joug terrifiant et craignant la censure, il fait de *La Sérénade d'Ibrahim Santos* un conte qui se présente comme une métaphore de la dictature tunisienne. Ce détour est, comme le déclare-t-il si bien dans l'une de ses interviews,

« le seul moyen de défense face au régime de Ben Ali »<sup>10</sup>. Lorsqu'il acheva l'écriture de *La Sérénade d'Ibrahim Santos*, en Décembre 2010, Yamen Manai ignorait que son œuvre annonce et prophétise un profond changement en Tunisie. Ainsi, derrière la légèreté de l'écriture, la finesse des phrases et le récit qui s'apparente au conte, le lecteur est amené à questionner le sens caché puisque *La Sérénade d'Ibrahim Santos* converge, à bien des égards, avec les faits du « Printemps arabe ».

Dans cette œuvre, le jeune écrivain tunisien imagine un petit village apolitique qu'il nomme Santa Clara. Idée qu'il lui est venue d'un séjour passé à Cuba et où perdu, se retrouve dans un village, précise-t-il « vierge de toutes inscriptions politiques alors que c'était l'anniversaire de la 80<sup>e</sup> année de la Révolution Cubaine »<sup>11</sup>. Et Manai de penser que les habitants de ce village, ne seraient pas au courant de la révolution ayant ravagé leur pays. Une anecdote qui lui inspira un récit fictif proposant un regard réflexif et profond sur la réalité tunisienne par le moyen du fantastique. Une multiplication vertigineuse de correspondances entre Santa Clara et la Tunisie est repérable, établissant des frontières poreuses entre la réalité et la fiction. À Santa Clara comme en Tunisie, la population partage le bonheur d'un bon climat et le malheur d'une grosse dictature. À l'image de Ben Ali qui a régné sur la Tunisie de 1989 à 2011, soit vingt-deux longues années, le Président-Général Alvaro Benitez

« gouvernait [Santa Clara] d'une main de fer depuis une vingtaine d'années »<sup>12</sup>. Sur le modèle du dictateur tunisien qui s'est constitué un clan de fidèles issus de sa famille, il proclame, lui aussi, son frère Alfonso, premier ministre. Ainsi, remarquons-nous que Santa Clara et la Tunisie baignent dans les mêmes précarités et sont, toutes les deux, victimes du joug de leur président. Mis à part ces affinités, il serait important de s'arrêter sur les personnages du récit de Manai dont seulement quatre : Joaquin Calderon, Eddie Tortino, Lia Carmen et Ibrahim Santos, auraient, à notre sens, une influence et un impact direct sur l'intrigue.

Effectivement, le roman ne peut se dérouler sans Joaquin Calderon qui perturbe le calme de Santa Clara en aspirant à moderniser les méthodes pratiquées par ses autochtones dans la culture de la canne à sucre d'où ils extraient un exquis rhum, source de ô combien de malheurs. Majorant de sa promotion à l'Académie agricole de la Révolution et « aspirant à savourer sa gloire »<sup>13</sup>, cet ingénieur agronome fut tenté par l'offre du ministre de l'agriculture Alvaro Uribe et est même, en quelque sorte instrumentalisé par ce dernier qui profita de son énergie débordante. Il faut noter que ce jeune diplômé se montre à plusieurs moments, insatisfait du trouble qu'il causa à Santa Clara. D'ailleurs, « il s'acharnait au travail le jour, et la nuit, dans l'élixir même qui avait servi à l'appâter, il essayait de noyer sa mauvaise conscience »<sup>14</sup>. Cependant, ce désir d'actualiser le système agricole et par là de même d'augmenter la capacité de production, se heurte, rapidement, au refus des habitants de Santa Clara, qui vivaient dans la sérénité la plus absolue, au rythme des sérénades d'Ibrahim Santos. Ce fameux musicien de Santa Clara issu d'une filiation de poètes arabes, d'où son prénom, avait un don de prédiction qui tenait l'harmonie et assurait le bon fonctionnement du village. En revanche, nous dirons qu'au-delà des différences, Ibrahim Santos a pu rassembler les habitants de Santa Clara autour d'une seule et même expression qu'est la musique. C'est ce qu'ils ont de plus précieux. Les sérénades de Santos font leur unité et les aident à cultiver leur terre. Tradition qui ne tardera pas à être bouleversée.

<sup>10</sup>*Ibid.*

<sup>11</sup>*Ibid.*

<sup>12</sup>Yamen, Manai, *La Sérénade d'Ibrahim Santos*, Tunis, Ed. ElYazad, 2011, p.12

<sup>13</sup>*Ibid.*, p.72

<sup>14</sup>*Ibid.*, p.208

Désormais, c'est le baromètre qui sera utilisé pour déterminer les changements de temps. Les sérénades, quant à elles, sont délaissées à contrecœur au profit de cet instrument dont les habitants de Santa Clara ignoraient l'existence. En témoigne l'épisode suivant :

*[Joaquin Calderon] posa les deux sacs par terre et mit en évidence, en le poussant au bout de la table, l'étrange objet aux faux airs de l'horloge. Il annonça :*

*-Ceci est un baromètre.*

*Il laissa la multitude de regards inquiets s'imprégner de l'instrument, puis reprit : -Le baromètre sert à faire des prévisions météorologiques. Dans l'endroit du monde où nous trouvons, avec ses changements de temps imprévus, cet outil est des plus utiles à celui qui cultive la terre.<sup>15</sup>*

Ainsi remarque-t-on qu'à l'image d'un pédagogue, l'ingénieur agronome, tente de définir le plus simple possible ce qu'est un baromètre. Quant aux « bouches [des habitants, elles] restèrent muettes, mais [leurs] yeux s'écarquillèrent. Ibrahim Santos était présent dans tous les esprits ». Tout le monde se demandait si « ce petit objet aurait la capacité de rendre les mêmes prophéties climatiques que le musicien de leurs sérénades. La comparaison leur sembla insoutenable »<sup>16</sup>. Cependant, bien qu'ils aient utilisé le baromètre, comme le souhaitait le Général Alvaro Benitez, ce délaissement des sérénades ne dura pas longtemps et ce grâce à Lia Carmen qui s'est débarrassée de l'engin en le jetant le haut d'une falaise après l'avoir dérobé à Calderon. Coïncidant avec la perte du baromètre et donc la suspension des bulletins météo, la vision de Santos de l'approche d'un cyclone, agenouille l'ingénieur agronome qui leur accorde, finalement, le droit de jouer des sérénades. Dans ce sens une question s'impose : S'agit-il des prémices d'une victoire ?

Par ailleurs, à côté de Santos qui « lit le destin du ciel », Lia Carmen, elle, le seul personnage féminin, « lit le destin des hommes »<sup>17</sup>. Le sort de Santa Clara qu'elle prophétisa au début du récit, se confirma, d'abord, partiellement, durant sa première rencontre avec Joaquin que José Vasquez, adjoint du maire de Santa Clara, présenta en tant que l'émissaire du Ministre de l'agriculture. Durant cette rencontre, Lia Carmen « était, déclare le narrateur, certaine que toute cette affaire de Révolution, de généraux et de ministres n'était pas étrangère à la prophétie apocalyptique qu'avait rendue le marc de son café un mois plus tôt »<sup>18</sup>. Effectivement, la gitane « pouvait y voir [bien avant l'arrivée de Calderon] les prémices d'un destin collectif. Mais à Santa Clara, comme partout dans le monde d'ailleurs, seul un désastre peu lier les hommes dans leur diversité par le même sort »<sup>19</sup>. Effectivement, le destin de Santa Clara était, certes, bien ciselé mais le rassemblement et la solidarité de ses habitants changèrent le cours des choses. Dans ce même sillage, il serait important de signaler que cette dimension collective ressentie dans la solidarité des personnages, se manifeste également à travers le choix de Manai de mettre en scène un orchestre. En effet, bien que les habitants de Santa Clara soient charmés par les mélodies de Santos, c'est toujours un ensemble de musiciens qui participent à la composition de l'œuvre musicale.

Cependant, en analysant les prophéties d'Ibrahim Santos et de Lia Carmen, nous constatons que Manai partagerait avec eux ce même don. Autrement dit, l'œuvre de cet auteur se présente comme un conte qui décrit, en particulier, la Tunisie telle qu'elle pourrait être dans le futur. Ainsi, puisa-t-il dans la réalité de l'ère benaliste dont il tente d'extrapoler les possibles changements futurs.

<sup>15</sup>Ibid., pp.104.105

<sup>16</sup>Ibid., pp.157.158

<sup>17</sup> « Alors dans ce village perdu, Lia Carmen la gitane lit le destin des hommes, et Ibrahim Santos le musicien lit celui du ciel ? Quelle chance d'être tombé dans un tel conte ! » Ibid., p.170

<sup>18</sup>Ibid., p.91

<sup>19</sup>Ibid., p.17

Une spéculation qui se concrétise et attribue au conte la valeur d'un roman d'anticipation. Nous pourrions, également, avancer que cette anticipation relève de l'utopie. Yamen Manai nous confie, en quelque sorte, ce qu'il rêverait de voir dans son propre pays notamment la mobilisation des tunisiens et la chute de Ben Ali. Outre cette valeur d'anticipation, l'auteur nous transporte dans la tradition du conte où la narration fonctionne en cercles concentriques et où nous n'observons ni unité du lieu, ni unité de temps, encore moins celle de l'action.

Par conséquent, *La Sérénade d'Ibrahim Santos*, se présente comme un récit imaginaire métaphore de l'absurdité des systèmes totalitaires en général, et de celui de la Tunisie, en particulier, lequel Manai a cherché et a réussi, à critiquer avec humour. C'est aussi, et peut-être surtout, une fable du « printemps arabe ». Les habitants de Santa Clara et les tunisiens subissent le même sort. Les deux peuples partagent les mêmes intérêts, adoptent les mêmes réflexes, suivent les mêmes objectifs et aspirent à surmonter une histoire marquée par la tyrannie.

### I. La révolution, un séisme longuement préparé.

Si différente que soit la situation en Tunisie et à Santa Clara, la colère des deux peuples, découlent de la même source : des dirigeants tyranniques et des régimes autoritaires. Pourtant, Santa Clara baignait, avant sa découverte, dans la quiétude la plus absolue. Le maire profitait, certes, des richesses du village, mais, ne laissait transparaître aucune conduite autoritaire. En témoigne l'attitude d'Ibrahim Santos, par exemple, qui convoqué à son bureau déclara : « Que veut-il, celui-là ? [...] je passerai durant la journée »<sup>20</sup>. L'emploi du pronom démonstratif « celui-là » et le renvoi de la demande du maire, révèlent le dédain exprimé pour celui-ci. Un autre épisode confirme notre propos. Il s'agit de la difficulté qu'a trouvée le maire à convaincre sa commune de la chute de l'ex-Président le Général de Burgos depuis vingt ans déjà, sous la Révolution menée par l'actuel Président le Général Alvaro Benitez. Mais, cette Révolution décrite par le capitaine Del Horno comme ayant « mis fin à la dictature du Général Burgos » ouvrant, selon lui, « une nouvelle ère d'égalité, de devoir et de justice »<sup>21</sup>, n'a, en réalité, abouti qu'à une autre tyrannie. Ainsi, à la dictature de Burgos succède celle de Benitez, qui est, éventuellement, pire que la précédente. Un fait que Joaquin Calderon, l'un des personnages ayant alimenté le pouvoir du Président Benitez, a réalisé un peu trop tard. Il déclare au Ministre de l'agriculture : « La Révolution, telle que vous l'avez conduite, Votre Excellence, en est une véritable, de catastrophe. A vrai dire, remplacer des militaires par des militaires ne s'appelle pas une Révolution, señor Uribe, mais un putsch »<sup>22</sup>. Ainsi, comprenons-nous que le renversement du régime de Burgos et donc la prise du pouvoir par Alvaro Benitez s'est faite de manière brutale voire même illégale avec l'utilisation des armes. C'est ce que Joaquin a exprimé à travers l'emploi du substantif « putsch ». Dans ce sillage, il serait intéressant de signaler, que

*le vice fondamental des pays que balaie le [printemps arabe] s'est installé dans la foulée des indépendances, lorsque les dirigeants des nouveaux régimes se sont comportés non en hommes d'Etat conscients de leur immense et neuve responsabilité, mais en « colons de l'intérieur ». Parvenus presque tous au pouvoir grâce à un putsch militaire »<sup>23</sup>.*

Fort est de constater que le caractère autoritaire du régime, d'Alvaro Benitez comme celui de Ben Ali, se dissimule derrière « un paravent [loyal] qui lui confère un semblant de légitimité »<sup>24</sup>. Joaquin, par exemple, explique que sa mission consiste, uniquement, à aider et à faire apprendre aux agriculteurs à bien cultiver leurs terres. C'est un argument qui s'estompe avec le temps puisque cette mission prend une toute autre dimension.

<sup>20</sup>Ib

<sup>20</sup>Ibid., p.28

<sup>21</sup>Ibid., p.30

<sup>22</sup>Ibid., p.264

<sup>23</sup>Antoine Basbous, *Le Tsunami arabe, Op.cit.*, p.23

<sup>24</sup>Ibid., p.39

Effectivement, les habitants de Santa Clara se retrouvent menacés de perdre leurs terres. Joaquin leur explique que l'État est en droit de saisir « chaque lot de terre dont le propriétaire n'est pas en mesure de fournir un titre de propriété »<sup>25</sup>. Il ajoute qu'ils auront, cependant, la possibilité de cultiver ces terres mais « selon les pratiques agricoles édictées par [...] lui-même, moyennant un salaire journalier »<sup>26</sup>. C'est ainsi, que l'indifférence et l'incompréhension premières des habitants cèdent petit à petit la place à l'inquiétude. Désormais, le danger les guette.

Nous pourrions à partir de là comprendre l'attitude première des habitants de Santa Clara qui n'ont montré, à l'arrivée de Joaquin, aucune réaction négative, puisque n'ont ressenti nulle aspiration d'envahissement ou de main mise sur leurs richesses. Hormis trois personnages, Ibrahim Santos qui se promet de percer le mystère de ce grand intérêt porté pour Santa Clara, Alfonso Bolivar qui décrit Joaquin comme « un vautour qui tourne autour des champs »<sup>27</sup> et Ray Tormenta qui va même jusqu'à refuser d'utiliser le désherbant. Ce personnage, qui est un agriculteur est très important dans la mesure où c'est le premier à s'être, vraiment, révolté à travers son refus de se soumettre. Effectivement, Joaquin vit dans les yeux de tous les agriculteurs les prémices de la soumission, « sauf dans ceux de Ray ». Un refus qu'il a payé cher puisque ayant par colère étouffé Calderon, il fut « arrêté et cloîtré pour outrage à un représentant de la haute autorité de l'Etat aggravé d'une tentative d'assassinat »<sup>28</sup>. Cette sanction nous fait penser au propos de Kamel Daoud, qui explique que parmi les méthodes connues pour mettre fin à une révolution<sup>29</sup>, il y a ce qu'il appelle « la criminalisation ». C'est-à-dire, fait croire, en manipulant la population, qu'un fait divers est une affaire criminelle d'envergure.

En revanche, la révolte, toujours individuelle, de cet agriculteur sera à l'origine de la nomination de Joaquin, nouveau maire de Santa Clara. En effet, apprenant que « les agriculteurs refusent de coopérer »<sup>30</sup>, le ministre Alvaro Uribe nomme l'ingénieur agronome nouveau maire de Santa Clara. En témoigne le télégramme suivant : « Tu es nommé maire de Santa Clara. Un bataillon de l'armée te vient en renfort. Mate les paysans, assois ton autorité. Mes vœux de réussite. Alvaro Uribe »<sup>31</sup>. Ainsi, remarque-t-on qu'ayant pourtant hébêtement suivi les ordres du Président-Général, le maire José Ricardo Silva fut privé de son poste sans justification ni prévenance. Ne pouvant supporter cette injustice, il se suspend par une corde à un arbre. « Perdre ses cochons et sa mairie coup sur coup, *fait remarquer Alfonso Bolivar*, c'en était trop pour lui »<sup>32</sup>. Enfin, « José Ricardo Silva était le premier homme dans l'histoire de Santa Clara à ne pas mourir de vieillesse. Le premier homme à s'y être donné la mort »<sup>33</sup>.

En outre, « dans tout régime dictatorial, il importe au pouvoir de se protéger par tous les moyens des citoyens et, à cet effet, de les espionner sans relâche. Ben Ali s'en est vanté un jour devant Romano Prodi, [il déclare] : « Vous ne savez rien de ce qui se passe chez vous. Moi, rien ne peut m'échapper ici. Je suis au courant de tout »<sup>34</sup>. A l'image de Ben Ali, Joaquin Calderon prend, toujours en suivant les instructions du Président Général bien évidemment, les mêmes précautions de sécurité : des militaires sont partout dans le village et ont pour mission de connaître les faits et gestes des citoyens. En effet, « durant des mois et des mois la loi martiale régna à Santa Clara : ainsi, il était défendu de sortir après le coucher du soleil » et « tout rassemblement réunissant plus de trois personnes qui n'étaient pas de la même famille fut interdit »<sup>35</sup>.

<sup>25</sup>*Ibid.*, p.174

<sup>26</sup>*Ibid.*, pp.174.175

<sup>27</sup>*Ibid.*, p.146

<sup>28</sup>*Ibid.*, p.173

<sup>29</sup>Ici, nous ne parlons pas encore de révolution mais seulement de révolte.

<sup>30</sup>*Ibid.*, p.159

<sup>31</sup>*Ibid.* <sup>32</sup>*Ibid.*, p.176 <sup>33</sup>*Ibid.*

<sup>34</sup>*Antoine, Basbous, Le Tsunami arabe, Op.cit., p.47*

<sup>35</sup>Yamen, Manai, La Sérénade d'Ibrahim Santos, *Op.cit.*, p.193

Outre cette interdiction de rassemblement, Joaquin déclara deux autres décrets qui restreignent la liberté des habitants et préparent l'éclatement de la révolution. D'abord, la défense de jouer de la musique à l'exception de l'hymne républicain, ensuite, l'interdiction de posséder des instruments de musique. « L'armée [passait] dans chaque maison pour réquisitionner les instruments qui s'y trouvent. Celui qui [se fait] prendre avec instruments après la ronde, [était] jugé pour haute trahison »<sup>36</sup>. Relevant d'une volonté d'imprégner la société en profondeur, ces changements n'ont pas tardé à provoquer de fortes contestations qui étaient à titre individuel, avant de se répandre dans tout le pays et s'accroître juste après la mort tragique d'Eddie Tortino.

Le premier soulèvement contre l'ordre établi était sans armes. Devancés par Santos qui refuse qu'on lui interdise de jouer des sérénades, « une cinquantaine [de personnes se présente] devant la porte de la mairie, le visage grave et les mâchoires crispées »<sup>37</sup>. Le maire accepte, certes, d'accueillir Santos, mais reste attaché à ses décrets. Les « instruments de musique sont désormais classés objets de propagande antirévolutionnaire »<sup>38</sup>. L'emploi de l'adjectif

« antirévolutionnaire », nous fait penser à une autre méthode, relevée par Kamel Daoud comme utilisée pour mettre fin à une révolution. Il s'agit de ce qu'il a appelé « les contremarches ». Il explique que l'emploi des préfixes : « pro, contre, anti », par les dictateurs, relève d'une volonté de « souligner [...] qu'il ne s'agit pas du soulèvement d'un peuple mais d'un fragment de foule »<sup>39</sup>.

En fin, ce que les habitants de Santa Clara n'ont, malheureusement, pas compris, ont compris progressivement, ou après coup, est que ce sont la servitude et la soumission, qui rendent le tyran encore plus puissant. Comme tout régime totalitaire, celui d'Alvaro Benitez se nourrit de cet assujettissement. La preuve est qu'il a perdu le contrôle lorsque les habitants de Santa Clara ont commencé à se révolter : d'abord pacifiquement puis avec des armes. Cela nous renvoie à la réflexion d'Hannah Arendt, qui explique que « le mal extrême s'introduit dans le monde quand les citoyens [...] acceptent d'accomplir des ordres qu'ils désapprouvent en s'en lavant les mains, quand ils renoncent à penser par eux-mêmes pour suivre le mouvement »<sup>40</sup> elle ajoute « contre le totalitarisme, il y a un seul rempart : savoir désobéir, oser juger par soi-même, ne jamais renoncer à soi »<sup>41</sup>. Cet état d'esprit gagne tout le village de Santa Clara qui, après la mort d'Eddie Tortino, est rongé par un sentiment d'humiliation et de colère collective. Comme Mohamed Bouazizi, ce trompettiste ignorait que sa mort serait une onde de choc qui frapperait tout le peuple.

## II. Le soulèvement d'un vent de liberté.

La rébellion marque la désobéissance et le soulèvement. La révolte, quant à elle, signe la défection et la perfidie. Le rebelle s'élève contre l'autorité qui le presse alors que le révolté se tourne contre l'autorité qui l'opprime. En revanche, la visée du rebelle est de se soustraire ou d'échapper à une autorité le révolté, lui, aspire à renverser et à détruire cette autorité qui le presse. Enfin, la rébellion fait la résistance ; la révolte provoque une révolution. En effet, il est important de signaler que la rébellion ne fait que secouer le joug, alors que la révolte, elle, le brise. Mais, représentant un soulèvement, les deux actions témoignent de la volonté et, surtout, de l'aptitude des êtres humains à affronter l'injustice, l'illégitime et l'oppression même au prix de leur vie. Nous connaissons tous la fin tragique de ces hommes qui ont brisé le silence, ont crié pour faire sortir le peuple de sa léthargie et appeler à la liberté et à la dignité.

<sup>36</sup>*Ibid.*, p.182

<sup>37</sup>*Ibid.*, p.179

<sup>38</sup>*Ibid.*, p.183

<sup>39</sup>Kamel, Daoud, *Mes indépendances Chroniques 2010-2016*, Arles, Ed. Actes Sud, 2017, p.79

<sup>40</sup>Hannah, Arendt, *La nature du totalitarisme*, Traduit de l'anglais et préfacé par Michelle-Irène B. de Launay, Ed. Payot, 1990, p.8

<sup>41</sup>*Ibid.*

Eddie Tortino, dit l'idiot du village, n'a jamais renoncé à son idéal de liberté. Il a résisté aux ordres de l'autorité qui voulait lui saisir la trompette. Un trésor, une propriété qu'il « ne lâcha pas [...] même quand les trois coups de fusil retentirent et lui transpercèrent le torse »<sup>42</sup>. Cet épisode nous rappelle la confiscation de la marchandise de Mohamed Bouazizi. Sauf que, ce dernier indigné s'immole alors que Tortino, lui, subit la mort. La torture qu'on lui a infligée ne le résout pas à renoncer à son instrument. D'ailleurs même en agonisant, « ses doigts [...] s'accrochaient à la trompette avec une force extraordinaire et son bras, mu par une volonté surhumaine, la bloquait toujours sous son aisselle »<sup>43</sup>. N'étant pas inclus dans une stratégie, la rébellion de Tortino pourrait être qualifiée d'intuitive. Pourquoi obéir ? Pourquoi renoncer à sa trompette ? Pourquoi se soumettre ?

Contrairement à la mort du maire qui n'avait le caractère que d'un fait divers tragique, la mort de Tortino, elle, a pris d'autres dimensions. La Résistance et le sentiment d'opposition individuels d'Eddie se transforment en un mouvement de société. Tous les habitants de Santa Clara s'arment. En témoigne le passage suivant :

*Quand les hommes finirent de creuser la tombe d'Eddie et le couvrirent, avec sa trompette, de la terre qu'il avait arrosé de son sang, ils partirent armés de mêmes pelles, les larmes aux yeux, vers la place de la mairie. Ils y furent matés, dispersés dare-dare par des attaques sanglantes d'une redoutable efficacité. Les balles fusaient, atteignaient les jambes et les épaules, et ceux qui pouvaient encore marcher étaient chassés de la place par les terribles chevaux. A la tombée de la nuit, les soldats revisitèrent les maisons et embarquèrent les quelques fusils qu'ils y trouvèrent et tout ce qui pouvait trancher, ne laissant derrière eux que les couteaux de cuisine*<sup>44</sup>

Ce premier soulèvement massif n'aboutit, étonnement pas, qu'à une répression policière. Kamel Daoud explique que cette dernière est une « méthode qui remonte à l'invention du bâton, mais qui a le malheur de posséder un point de basculement »<sup>45</sup>. Il ajoute que « dix révoltés tués peuvent provoquer la peur chez les autres, onze révoltés tués peuvent provoquer la rage et le martyre et la vengeance et la révolte général. A pratiquer avec prudence. Le bâton est plus efficace lorsqu'il menace, moins quand il frappe, *avertit-il* »<sup>46</sup>. Il faut, cependant, signaler que le point commun entre ces deux personnages : le maire et Eddie, est que tous les deux ont refusé une autorité mais n'ont pas proposé d'alternative. Ce sont les habitants de Santa Clara qui ont porté leur projet le plus haut possible. D'un village statique, il s'est transformé en un domaine marqué par de forts turbulences et bouleversements. Ces derniers ont surpris, par leur ampleur et leur soudaineté, le Président-Général Alvaro Benitez et ses compagnons. La révolution a, certes, éclaté brutalement et à l'improviste, mais elle a donné l'espoir aux habitants qui ont finalement réussi à expulser le dictateur. Santa Clara a accédé à la lumière du jour et ce après le cyclone qui s'est abattu sur elle.

Cependant, il faut signaler que le cyclone nous rappelle et rejoint l'appellation sur laquelle nous nous sommes arrêté au début de notre travail pour désigner « le printemps arabe ». Comme le tsunami, le cyclone est un phénomène assez complexe et dont la formation dépend de plusieurs conditions météo. Nous retiendrons les mélanges d'air chaud / froid, sec / humide. Une perturbation qui s'apparente à l'affrontement des deux mouvements, les révolutionnaires et les militaires de Benitez. Mais, pour reprendre les propos d'Assia Belhabib, « nous oserons croire comme le dit l'apanage populaire qu' « après la pluie, le beau temps » »<sup>47</sup>

<sup>42</sup>Yamen, Manai, *La Sérénade d'Ibrahim Santos*, Op.cit., p.187

<sup>43</sup>*Ibid.*

<sup>44</sup>*Ibid.*

p.193

<sup>45</sup>Kamel, Daoud, *Mes indépendances Chroniques 2010-2016*, Op.cit., p.79

<sup>46</sup>*Ibid.*

<sup>47</sup>« J'ose croire comme le dit l'apanage populaire qu' « après la pluie, le beau temps », Assia Belhabib « Ecrire noir pour une nuit Blanche à Damas », in. *Quand le printemps est arabe*, Op.cit., p.48

En effet, après cette tempête, « le vent se calma, le ciel se dégagea. Les Lumières finirent par chasser les ténèbres »<sup>48</sup>, causées par les vents tourbillonnants, mais aussi, et peut-être surtout, les ténèbres dans lesquelles Benitez a plongé Santa Clara. Joaquin Calderon s'aperçoit que « tout ce qu'il avait réussi à faire, c'était de chasser la magie de cette terre »<sup>49</sup>. Cette tempête, cette révolution n'a pas fait qu'obtenir le départ du dictateur, mais elle a aussi

« fait triompher la vision du cœur du mirage de l'orgueil »<sup>50</sup>. Se décrivant comme « le pantin du diable », le jeune ingénieur agronome regrette ses décrets tyranniques et se soulève, lui aussi, contre le pouvoir établi en fournissant de armes aux habitants de Santa Clara. Le dictateur est expulsé. Mais une question s'impose : Cette révolution n'annonce pas l'approche d'un nouveau putsch ? Puisque Calderon, dit-il, va « marcher sur la capitale et mettre fin au règne des militaires »<sup>51</sup>

En fin, « comme un faible bruit déclenche une avalanche, un humble [trompettiste] a déchaîné les forces qui sommeillaient au cœur de la douleur et de la frustration »<sup>52</sup> des habitants de Santa Clara.

### Conclusion:

Pour conclure, nous dirons que Yamen Manai a prophétisé les bouleversements que connaît le monde arabe depuis 2011. Un espace qu'il peigne tel qu'il souhaite le voir. Ainsi nous livre-t-il un conte avec des ingrédients certes fantastiques mais aussi vraisemblables. La révolution a éclaté à Santa Clara. La révolution a bouleversé le monde arabe. Effectivement, cela fait presque douze ans maintenant que des révoltes ont éclaté dans la quasi-totalité des pays arabes dont les manifestants, qui refusent d'abonner leurs pays à des profiteurs, réclament réparation. Mais aussi et peut-être surtout le départ de leurs dictateurs, supposant que c'est le seul moyen d'instaurer la démocratie dans leurs pays. Ces révoltés qui ont pris le nom de « printemps arabe », ont commencé en Tunisie. « A la surprise générale, au début de 20AA, les tunisiens à qui l'on attribuait une « soumission » à leur dictateur se sont réveillés d'un long sommeil et ont mis à bas de façon fulgurante »<sup>53</sup> le régime bénaliste.

En fin, *La Sérénade d'Ibrahim Santos* est un conte à double caractère. C'est d'abord une métaphore de la dictature, d'où sa valeur universelle. Mais aussi une fable du « printemps arabe », un récit qui anticipe les changements de temps et critique la société prisonnière du joug de son président.

<sup>53</sup> *Ibid.*

## Bibliographie

### Corpus d'analyse

Manai, Yamen, *La Sérénade d'Ibrahim Santos*, Tunis, Ed. ElYazad, 2011.

### Sources cites

Arendt, Hannah, *La nature du totalitarisme*, Traduit de l'anglais et préfacé par Michelle-Irène B. de Launay, Ed. Payot, 1990.

Basbous, Antoine, *Le Tsunami arabe*, Paris, Ed. Fayard, 2011.

Bauchard, Denis, *Le Nouveau monde arabe Enjeux et instabilités*, Bruxelles, Ed. André Versaille, 2012.

Daoud, Kamel, *Mes indépendances Chroniques 2010-2016*, Arles, Ed. Actes Sud, 2017.

Manai, Yamen, in. *Dossier de presse elyzad*, le 27 décembre 2011, Par : Lucie EPLE, Edition :EditerauMaghreb,  
[https://elyzad.com/images/Dossier\\_de\\_presse/DP\\_s%C3%A9r%C3%A9nade\\_MAJ\\_DER.com\\_pressed.pdf](https://elyzad.com/images/Dossier_de_presse/DP_s%C3%A9r%C3%A9nade_MAJ_DER.com_pressed.pdf).

*Quand le printemps est arabe*, Collectif sous la direction de Assia Belhabib, Casablanca, Ed.La Croisée des chemins, 2014.